

XYZ. La revue de la nouvelle

Cycle pub Vidéophagie

Nicolas Tremblay



Number 82, Summer 2005

Pluie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3326ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, N. (2005). Cycle pub : vidéophagie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 82–88.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Cycle pub

Nicolas Tremblay

Le Cycle pub est l'histoire d'un homme nouveau et moderne. Une série de dix nouvelles qui dévoile sa pathétique nudité, son insinifiance qui lui colle à la peau comme un vêtement usé. Entre deux respirations, cet homme s'abreuve au sens désincarné d'une publicité qui le phagocyte. Passif, amorphe, il se regarde dépérir; ses rêves lui sont fournis par une boîte d'images électriques occupée à ronger son squelette. Il ne sait pas que ce qui lui procure sa joie morbide est à l'origine de sa propre dégénérescence vers un état premier et larvaire.

«Vidéophagie» est la huitième nouvelle du cycle à paraître dans XYZ. La revue de la nouvelle.

Vidéophagie

L'image télévisuelle mange votre âme.

Justin Gagnon

Les rayons du soleil levant traversent les rideaux blancs de la fenêtre de la chambre et chatouillent les paupières closes de John Zignère, couché sur le dos, les bras derrière la tête (on voit bien ses aisselles rasées), tandis que son réveil entonne la chanson thème d'une émission radiophonique très populaire. L'homme bâille, un filet de salive translucide fait le pont entre ses lèvres supérieure et inférieure. Il ouvre les yeux, soulève son corps en s'appuyant sur son avant-bras droit et regarde amoureuxment la fille endormie à ses côtés: couchée sur le ventre, nue comme un ver, elle a rejeté son oreiller au pied du lit et rabattu les couvertures sur sa taille qu'elle a très mince, ses longs cheveux traînent sur le côté gauche du lit et longent le matelas, sa tête est appuyée sur ses bras, son visage regarde dans la direction de John Zignère, enfin ses seins écrasés et aplatis

comme des galettes débordent la ligne de son corps. L'homme embrasse la femme entre les omoplates avant de se lever et de se diriger vers la salle de bain adjacente à la chambre ; la radio n'est toujours pas éteinte, cette omission permettra de tapisser constamment le fond sonore des activités ordinaires du matin. Zignère, dos à l'encadrement de la porte de la salle de bains, laissée ouverte, lève le siège des toilettes et urine ; on perçoit le jet liquide, jaune foncé, s'écouler entre ses jambes, ainsi que la naissance de sa raie depuis qu'il a descendu son caleçon pour empoigner son organe. L'animateur de l'émission radiophonique remercie ses collaborateurs responsables des chroniques de la météo et de la circulation routière et commence sa lecture des manchettes des grands quotidiens d'un ton enthousiaste. En ce même instant, le bruit de l'eau souillée évacuée de la cuvette ainsi que celui de l'eau s'écoulant du pommeau de douche enterrent la lecture des nouvelles. Une oreille fine aurait pu percevoir sous cette accumulation de sonorités le bruit de focalisation discret d'une lentille de caméra ; la scène de la douche nous apparaît maintenant en plongée, du coin le plus reculé de la chambre, de manière à montrer l'image de la femme qui s'éveille à cause du tapage ambiant et qui regarde en direction de l'homme alors qu'il retire son sous-vêtement et qu'il entre dans la cabine. À partir d'un angle de prise de vue similaire, un regard invisible, probablement juché en surplomb sur le pommeau de douche, s'attarde sur les jets d'eau qui tombent et glissent sur le dessus de la tête de Zignère. La perspective dévoile seulement les parties les plus protubérantes du corps : le nez, les pectoraux musclés, le gland circoncis du pénis ainsi que les orteils. Quelqu'un (la femme) entre dans la cabine, embrasse langoureusement l'homme, lèche en descendant son torse imberbe, son pubis puis met dans sa bouche son organe sexuel en érection. Dans la chambre, le réveil laisse entendre un message publicitaire sur un magazine hebdomadaire d'actualités culturelles relatives au vedettariat. Cette publicité présente, de façon très peu descriptive, une série de pseudo-manchettes (un tel épouse une telle, une *star* se convertit au bouddhisme, un comédien suit une cure de

désintoxication) qui font la couverture du numéro en kiosque. Les photos exclusives, rappelle-t-on, dévoilent tout ce qu'on rêve de connaître sur les plus grandes personnalités de l'heure.

L'homme sort en premier de la cabine, prend une serviette, s'essuie, et la noue autour de sa taille en sifflant un air méconnaissable. Debout devant le lavabo, il ouvre l'armoire à pharmacie et sort sa crème à raser (on fait un gros plan sur l'étiquette) ainsi que son rasoir. Pendant qu'il se rase la barbe, la femme sort à son tour de la cabine, met une serviette autour de son buste, ramasse ses cheveux mouillés avec une autre serviette, et se rend dans la chambre, à l'extérieur du cadre de l'image. Derrière le miroir truqué de la salle de bains, fixé au mur, à côté de l'armoire à pharmacie, une caméra observe dans ses moindres détails l'opération banale du rasage, les sillons de la lame dans la crème blanche et les grimaces du visage qui étirent la peau. On entend très distinctement l'eau du robinet et les coups du rasoir secoué contre le bord du lavabo. Alors que Zignère a presque achevé la besogne, qu'il ne lui reste plus que sa joue droite à raser, un geste maladroit du poignet provoque une légère entaille dans sa peau, là où naît, sous la saillie de sa pommette, la ligne de la barbe. La bouche de l'homme s'étire vers ses oreilles mais n'arque pas, vers ses yeux, la commissure de ses lèvres (cette articulation faciale ne suggère donc pas un sourire), un bruit de succion salivaire qui imite les frémissements d'un serpent à sonnette s'échappe de sous sa langue et un léger vent de panique et d'effroi glace son regard. Nerveusement, il termine la joue droite, en essayant de ne pas aggraver davantage la coupure d'où pisse le sang en longues traînées qui s'accumulent à la pointe du menton avant de s'égoutter dans le lavabo. Il nettoie ensuite sa figure avec une débarbouillette et applique un bâtonnet hémostatique sur sa blessure. La plaie se referme et le sang coagule. À partir du même angle optique qui permet à la fois la saisie de la chambre et d'une partie de l'intérieur de la salle de bain (lorsque la porte est ouverte), on voit la femme mettre un soutien-gorge — depuis sa sortie du champ, elle s'est peignée et a revêtu une jupe longue. Pendant ce temps, la partie de l'homme restée visible (la moitié de son corps

vu de biais) s'affaire toujours, devant le miroir, à sa toilette. Le *morning-man* annonce qu'après les pauses publicitaires il y aura une entrevue téléphonique avec un médecin généraliste sur les soins de première urgence, l'hygiène corporelle et les gestes à effectuer afin d'éviter les risques d'infection en cas de blessure.

Une image montre l'aurore, derrière la cour de la maison de Zignère. Un brouillard couvre la surface d'un lac artificiel d'une grande superficie. Au bord de l'eau, la vapeur blanchâtre coupe sèchement et forme un mur gazeux que traverse une famille de canards qui vient poser ses pattes palmées sur le gazon d'un vert très homogène. On entend de plus en plus distinctement le bruit de vaisselle qui s'entrechoque au travers des nasillements des oiseaux palmipèdes. S'ensuit un fondu enchaîné. L'homme, qui porte maintenant un costume-cravate, verse du café dans deux tasses ; pendant un instant, son visage se superpose à la tête d'un canard (le bec disparaîtra en dernier et formera une espèce de visière par-dessus ses yeux), tandis que les pattes servent illusoirement de sous-verres. Après avoir incorporé à un café les quantités de sucre et de lait désirées par la femme, il dépose cette tasse devant son assiette (qui contient un croissant, un morceau de fromage, une grappe de raisins et trois quartiers d'orange) ; Zignère s'appuie sur le bout du comptoir, sa tasse fumante à la main, et la femme (dont on doit dire à son sujet qu'elle est, bien sûr, assise à la table devant son assiette) loue en quelques mots rapides et presque inaudibles les talents de son hôte. Soudainement, on entend un bruit retentissant qui provient de l'extérieur de la pièce : la femme sursaute et couine, et l'homme, la bouche béatement ouverte, retrouve son même regard paniqué, crispé par l'effroi. Plus exactement, il s'agissait d'un bruit de crissement de pneus suivi d'un son lourd, d'un pouf ! auquel a succédé le fracas d'une vitre cassée. Le cadre de l'image tremblote et ne s'adapte plus, pendant un bref moment, aux réactions de l'homme et de la femme : tandis que Zignère pose sa tasse pleine sur la table en renversant du café et qu'il disparaît de l'image, on voit s'agiter, par petites secousses successives, les mains de la femme, ses doigts échappent le couteau, et le croissant, tenu par

l'autre main, vacille. L'image se fige, puis se brouille complètement. Dans le noir total joue enfin une petite musique d'ascenseur quand survient, au bas de l'écran, une phrase d'excuses en caractères blancs promettant un retour à la normale dans peu de temps. (Sur une autre chaîne passait, simultanément au réveil de John Zignère, une scène de dispute sado-masochiste entre un homme et une femme habitant une maison située à quelques coins de rue du domicile de notre personnage principal. L'homme, tout débraillé et ivre par surcroît, rentre chez lui tôt le matin. Quand il met les pieds dans la cuisine, l'image s'arrête sur le regard de la femme puis, pendant plusieurs minutes, adopte son point de vue, selon un plan subjectif. Les poings de l'homme présentent ses jointures à l'écran à trois reprises, on voit s'animer sur le plat de l'écran le plancher, le mobilier et le plafond de la cuisine de façon très chaotique; une musique saccadée accompagne et rythme la scène. Au fil de l'action, le suspense augmente, la musique va en s'accélégrant, et la chorégraphie, toujours médiatisée par les yeux de la femme, culmine au maniement d'un couteau de cuisine, d'abord présenté de manière ostentatoire, juste devant le visage furieux de l'homme, et qui, enfin, disparaît puis réapparaît dans le cadre plusieurs fois. À la fin, le geste du couteau suit un tempo régulier, la femme le plante à quelques reprises dans le corps désormais inerte de l'homme qu'on devine couché sur le plancher de la cuisine. La femme qu'on entend respirer difficilement sort de la maison, monte dans une voiture et démarre en trombe. Elle roule très vite dans les rues paisibles du village Point-Zéro-sur-le-Lac; l'asphalte défile sous le capot de la machine. Tout à coup apparaît dans le champ de vision de la femme, au travers du pare-brise de la voiture, un homme complètement vêtu de noir; il porte aussi une cagoule et des verres fumés, et sur son costume est écrit «TV8» en grosses lettres blanches. Il semble demander à la femme d'immobiliser son véhicule en lui présentant ses deux paumes ouvertes. La réaction se fait lente et tardive. Lorsque freine le véhicule et que les pneus crissent, l'homme en noir est tout près, l'image l'avale après qu'il se soit heurté au pare-brise, propulsé dans les airs par le pare-

chocs du bolide qui lui a fauché les jambes. Insert sur le volant, suivi, pendant quelques secondes, d'une image noire ; on entend la portière s'ouvrir, le visage de Zignère réapparaît à l'écran. Quelque chose (on dirait une flèche) se plante dans son cou, il grimace et tombe. L'image noire revient. Même musique d'ascenseur. Mêmes mots d'excuses en caractères blancs.)



Un mois après ces événements télévisuels, on présentera, sur une autre chaîne, un *making of* d'une durée d'une demi-heure de cette journée exceptionnelle de tournage de l'émission *Point-Zéro-sur-le-Lac*. Le jour se lèvera. Une voix *off* racontera que l'équipe de réalisation s'apprête à vivre des moments mémorables pendant qu'un plan de demi-ensemble montrera à l'écran la façade de la maison de John Zignère. Le champ balayera vers la droite et aboutira sur le garage ; de l'extérieur, on passera à l'intérieur en un clignement de paupières. Plusieurs hommes et femmes, vêtus de noir, ayant une combinaison étiquetée « TV8 », s'affaireront devant une panoplie de moniteurs et de consoles. Une femme, la réalisatrice, préviendra ses subalternes lorsque Zignère se réveillera ; elle voudra tout saisir de la scène de la douche. Quand l'homme se coupera en se rasant, elle laissera échapper un cri de satisfaction, heureuse que sa caméra ait capté dans les moindres détails cet épisode dramatique. Un téléphone portable sonnera. Quelqu'un répondra. Après quelques négociations, il conclura un accord. Il annoncera à la réalisatrice que la station radiophonique CROG aura une entrevue avec un médecin qui commentera la scène du rasage. Avant même qu'il remette son portable dans la poche droite de son pantalon, une nouvelle sonnerie retentira. Il écoutera attentivement, demandera à un technicien de mettre un moniteur au poste de la maison du couple Vitrix. Tout en restant en communication avec son allocataire, il gardera les yeux rivés sur le petit écran où se déroulera la scène du couteau. Lorsque démarrera en trombe le véhicule, il dira « D'accord » à son allocataire, fermera son

portable et demandera à un stagiaire d'aller bloquer la rue et d'empêcher la femme Vitrix de sortir de l'enceinte de Point-Zéro-sur-le-Lac. L'image se divisera alors en deux : du côté gauche, on verra toujours l'activité de l'équipe de tournage à l'intérieur du garage, jusqu'au moment où Zignère sortira de la maison ; tandis que du côté droit de l'écran, on suivra le stagiaire, tout en ne perdant rien de la collision et du visage ensanglanté de la femme Vitrix inconsciente derrière son volant. La réalisatrice demandera à son tireur d'élite d'endormir les comédiens, Zignère et la femme Vitrix, avec des projectiles soporifiques en forme de menues flèches. À l'aide d'un linge imbibé de chloroforme, un autre homme s'occupera de la femme dans la maison de Zignère, paralysée devant son croissant. Après une pause publicitaire de cinq minutes, de retour dans le garage, la réalisatrice s'adressera à la caméra en expliquant que, pour le bien de l'émission, il est préférable que Zignère et la femme n'aient aucun souvenir de l'accident. « Quant à la femme Vitrix », dira-t-elle pendant que l'image s'arrêtera sur son corps étendu sur une civière, alors qu'un homme trifouillera dans sa tête trépanée, « nous devons, avant de l'envoyer vivre à l'extérieur de Point-Zéro-sur-le-Lac, où elle aura un procès pour meurtre prémédité, lui extraire la caméra interne connectée, à l'intérieur de son crâne, sur ses fibres optiques ». S'ensuivra un fondu enchaîné sur Zignère et la femme, attachés par les poignets et les chevilles aux bras et aux pattes de grandes chaises en bois, ils auront un casque à électrochocs sur la tête et nous les verrons, à intervalles réguliers pendant deux minutes, être saisis de tremblements tandis que défilera le générique.